

ARSELIÈRES

1 - LE CHEVALIER VERSEVENT

ROMAN FANTASY



CATHERINE CHEVROT-AUBARIC

Catherine Chevrot-Aubaric

Arselières – Tome 1

Le Chevalier Versevent

© Catherine Chevrot-Aubaric, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9555-6

Librinova”

www.librinova.com

Illustrateur : Enrique Meseguer de Pixabay

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Éva,
Sûr que le Ciel brille davantage, maintenant qu'il t'a reprise !*

*À Joël,
Là-haut, dis, tu les as tes ailes, mon frère ? Tu les as enfin ?*

« L'amour est un bond par-dessus l'apparence vers la substance par-delà les limites vers l'infini. Mais la substance infinie c'est Dieu. Tout amour est donc divin par nature. Et donc dénaturé, s'il se détourne de Dieu.

L'amour est l'évidence de la vie.

L'amour c'est une force que les forts qui ne l'ont pas, appellent faiblesse.

C'est une sagesse que les sages qui ne l'ont pas appellent folie. C'est une lumière que les aveugles qui ne l'ont pas appellent obscurité.

*Tu crois pouvoir écraser cette chenille ? Bien, c'est fait : ce n'était pas difficile. Bien, maintenant, refais la chenille !
Apprends des étoiles comment il faut t'aimer ! »*

Lanza de Vasto

« L'amour est un concept extensible qui va du ciel à l'enfer, réunit en soi le bien et le mal, le sublime et l'infini. »

C.G Jung

Chapitre I

LA CITÉ DES DÔMES

Versevent a l'impression que son corps est brisé de toute part, mais ce qui est étrange, c'est qu'il ne ressent aucune douleur.

Une brise lui caresse le derrière. Il voudrait remonter le drap, mais comment y parvenir ? Dans un ultime effort, il réussit à s'extraire de ce marasme et se retourne en grognant. Un soleil éclatant l'aveugle aussi sec. C'est certain, il n'est pas dans son loft. Il ne connaît pas cette lumière franche et vive. Au reste, le sol est dur et lui tale la peau ; rien à voir avec son délicieux lit d'eau et ses draps de satin. Ils ont dû finir chez elle...

Il réunit ses forces et se redresse. Il constate qu'il est nu, sa besace en bandoulière.

Alors, telle une volée de coups de marteau, une migraine infernale s'abat sur son crâne et manque de le faire retomber. Il geint puis se souvient... le salon du livre, le cognac, la fille qu'il a fait monter, les cocktails, le whisky et tout ce qui a dû suivre dont il a encore l'âpreté sur la langue. Bon sang, quelle biture !

Il regarde autour de lui. Rien. Trop de soleil, trop de lueurs... il croit distinguer des éclats de verre, mais ses pupilles se dilatent sous la violente clarté. Il entend des sons diffus, inconnus. Le sol se dérobe sous ses pieds. Il retombe à genoux. Il voudrait crier, il songe qu'il est sans doute en train de mourir. Il la voit, d'ailleurs, sa mort. Toute sorte de morts. Sa carcasse démantibulée au tripalium tel un esclave rebelle. Son corps baignant dans le sang. Son cœur transpercé d'une flèche empoisonnée. Trop d'alcool. Trop de mal. Il serre sa besace. Se relève.

— Merde ! fait-il dans un souffle, le cœur battant et l'angoisse asséchant sa glotte.

Il fait un pas ou deux. Il les regrette aussitôt. Sous ses pieds, il sent la matière

qui se fend. Instinctivement, il essaye de suspendre tout son poids dans l'air, mais la gravité étant ce qu'elle est, le fracas est inexorable. Dans un craquement sépulcral, le verre éclate. Son corps se bande, l'adrénaline se mobilise, prévoyant les multiples coupures. Ainsi voit-il au ralenti, le superbe bal de lumières. Puis il choit dans un bouillon rouge hémoglobine. Il boit la tasse, ayant ouvert la bouche pour hurler. Il remonte comme par miracle. Le liquide est visqueux, et s'il n'était pas si terrifié, il en aurait déjà reconnu l'odeur.

Putain ! Du sang ? songe-t-il, horrifié. Déjà une main a saisi son bras. On le soulève, on le remonte. Et quand il entrevoit la tête de son sauveur, il est totalement convaincu cette fois d'être arrivé en enfer. Il entend des mots qu'il ne comprend pas. Il croise le regard du type, il éructe alors un son de terreur tout en crachant du liquide écœurant.

D'autres gars sont arrivés, ils émergent d'on ne sait où et sont tout aussi terrifiants que le premier.

— Hommages et saluades¹ ! Pardon de vous avoir fait attendre... et par la même, de vous avoir fait peur ! Habillez-vous ! fait le blond chevelu, le regard aussi grave et le ton aussi emprunté que s'il venait de s'adresser à un fantôme.

Randall est maintenant sur le sol terreux. Des sabots de chevaux piétinent. Les types sont penchés sur lui, tous sont vêtus de noir et portent, pour la plupart, le cheveu long et libre.

L'image est édifiante. Leurs larges manteaux et leurs bottes massives achèvent de leur conférer une franche allure gothique.

— Qui êtes-vous ?... bredouille le pauvre bougre, essuyant son visage et crachant.

— De l'encre.

— Quoi ?

— Ce n'est pas du sang, mais de l'encre, explique le gars, devinant ses pensées. Puis il lui tend un vêtement. L'écrivain se redresse et s'en saisit.

— Ce serait trop demander qu'on m'explique ?

L'homme ne semble pas l'avoir entendu et continue de le dévisager, songeur.

— Les marais d'encre... marmonne-t-il. Pourquoi ici ? Nous aurions pu chercher longtemps.

— Venez, lance un autre, le temps nous presse !

On l'invite à monter à cheval, mais l'homme se rebiffe.

— Wow ! Minute ! C'est quoi ce délire ? Je n'ai l'intention d'aller nulle part tant que vous ne m'aurez pas dit qui vous êtes et ce que je fiche ici, tout nu, au milieu de rien.

— Plus tard ! fait le gars entre ses lèvres sèches et l'empoignant par le bras. Et mettez ce vêtement si vous ne voulez pas qu'on vous y force !

Le ton était suffisamment clair. Il sait maintenant à quoi s'en tenir. Il s'exécute de mauvaise grâce sous les regards autoritaires et accepte le bras qu'on lui tend pour enfourcher la monture. Autour d'eux, un nuage de chaleur se désagrège, offrant au paysage l'opportunité de se révéler. Sous un ciel d'un bleu de Sienne, des landes verdoyantes, émaillées de moutons, s'étendent à perte de vue.

Le groupe chemine au galop. Randall s'accroche comme il peut, protégeant son anatomie des soubresauts douloureux. On parcourt ainsi plusieurs miles. Puis, de longues minutes plus tard, des collines se présentent. C'est au sommet de l'une d'elles que le gars aux cheveux blonds s'exclame à son endroit.

— Arselières, la Cité des dômes !

Randall se penche. Un frisson s'empare de tout son être et, le souffle coupé, il ne peut prononcer les mots qui sont montés à ses lèvres. Il en a presque les larmes aux yeux.

La Cité est incrustée dans une large vallée en pente douce. Un dôme d'une blancheur éclatante trône en son plein milieu. Autour de lui, d'autres, plus petits, l'escortent telle une traine de mariée. De ses bouches bordées de gargouilles, se déversent des cascades ivres de libérer enfin dans la mer, l'impétuosité du torrent trop longtemps contenu par le canal.

Autour, pour souligner ce bijou, un écrin de monuments tend vers le ciel ses flèches noires ; centaines de cathédrales souvent imbriquées les unes dans les

autres. Plus loin, vers le port, églises ou chapelles, bordent les eaux turquoise comme une rangée de cils maquillés.

La nature, dans toute cette matière, n'a pourtant pas été laissée en reste. Elle serpente ici et là, tapissant les édifices tels des rubans de dentelle déposés par les vents. C'est splendide !

Randall réussit à déglutir. Il peut alors retrouver accès à sa voix.

— La vache ! Mais... on est où, bon Dieu ! ? C'est pareil... pareil que... merde !

Mais pour toute réponse, son interlocuteur arbore un visage fermé puis élance son cheval. Les autres lui emboîtent le pas. Ils gagnent ainsi la Cité en quelques foulées, mais c'est au pas qu'ils s'engagent dans les ruelles pavées, tout aussi désertes les unes que les autres à cette heure-ci du matin.

Elles sont pour la plupart à l'ombre des édifices d'ardoise. Ceux-ci arborent tel qu'il se doit, des vitraux à larges barlotières. Seules des portes en pleins cintres et à double battant font office d'ouverture vers le monde extérieur. Les escaliers qui y mènent ont des tapis de mousse et parfois, un lierre grimpant s'est accroché aux balustres et embrasures.

— C'est ici ! dit l'un des hommes, sa voix couvrant le bruit encore audible des cascades. Ils s'arrêtent. Une odeur de fleurs essaye vainement de masquer celles du moisi et du crottin de cheval.

Ils s'engouffrent, en file indienne, à l'arrière d'un bâtiment. La ruelle n'est pas large et les chevaux rechignent. Puis une porte est ouverte et l'on fait passer l'invité discrètement derrière les autres, avec maintes précautions, ce qui n'est pas pour rassurer celui-ci.

— Est-ce que vous pourriez m'expliquer ce qui...

— Chut ! Gardez le silence, je vous prie !

On a serré son bras puis on l'a poussé en avant. Il se soumet, pour le moment du moins... la surprise et l'émerveillement anesthésiant quelque peu son esprit combatif.

Ils entrent dans une écurie. Des gens viennent pour prendre les bêtes. Ils

traversent une salle et longent un couloir étroit. La voûte les libère sur un espace démesuré. L'écho des pas révèle aux sens la circonférence de la nef. Mais l'œil, lui, n'est pas rôdé à un tel étalage de splendeur et cette fois, le visiteur ne peut retenir un éclat de rire nerveux.

De larges colonnes noires fixent une galerie qui se termine sur un escalier. Celui-ci s'ouvre en deux, mettant en scène un mur d'eau qui, en lieu et place du chœur, resplendit de mille feux. Des torches vives revendiquent cet état de fait.

Il n'y a pas de bancs ni de confessionnal, mais des plantes et des sièges d'osier et de pierre. Des statues étranges réfléchissent sous des rideaux de feuilles, de fleurs et de lianes. Des oiseaux entrent et sortent au gré de leurs envies par des ouvertures dans le plafond. Des vitraux gorgés de soleil colorent le spectacle comme s'il en avait besoin.

— Je suis mort, c'est ça ?... je suis au paradis ?

Des gens passent et leur jettent un coup d'œil, intrigué par la tenue hétéroclite de l'écrivain. Son hôte l'invite à prendre l'escalier.

— Votre vision du paradis ressemble-t-elle à cela ?

— Bon sang, qu'est-ce que j'ai bien pu boire ? ! ? marmonne-t-il sans le regarder.

Un mouvement de sourcils brise le stoïcisme de son compagnon.

— C'était une cathédrale autrefois, avant la Grande Guerre, explique-t-il, mais les religions ne nous concernent plus. Nous gardons les bâtiments tels qu'ils sont par devoir de mémoire. Certains datent d'avant la guerre. Nous ne les avons pas reconstruits. La nature y pénètre à sa guise. Un partage équitable, vous ne trouvez pas ?

— Mais qui êtes-vous ? Qu'est-ce qui se passe exactement, c'est une farce ? balbutie l'homme, totalement ahuri.

— Après la guerre, l'histoire prétend que Béhal et Aucremaune ont canalisé le flux quantique de l'univers afin de l'unir à la matière ; ceci venait réguler la biodiversité et assurer la stabilité de l'écosystème et de la démographie. Ce